Document généré le 9 mai 2024 09:22

Continuité

CONTINUITÉ

L'appel séculaire de la banlieue

Alyne Lebel

Numéro 25, automne 1984

URI : https://id.erudit.org/iderudit/18508ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)
1923-2543 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lebel, A. (1984). L'appel séculaire de la banlieue. *Continuité*, (25), 37–38.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

. . . ET DES DISCUSSIONS

Des ateliers ont permis aux participants de communiquer leur connaissances et expériences sur différents problèmes: le rôle des pouvoirs publics face au patrimoine industriel, l'architecture des ensembles usiniers, leur réutilisation et leur interprétation, les communautés industrielles, les travailleurs, leurs outils, la diffusion de la technologie. Les discussions ont touché particulièrement le choix des monuments industriels à protéger et le genre d'intervention souhaitable, les relations pouvant exister à cet égard entre les milieux

de l'industrie, des affaires et de la culture.

Plusieurs facteurs entrent en jeu pour déterminer la meilleure manière de représenter notre héritage industriel. Il ne faut surtout pas obscurcir, aux yeux des générations futures, la longue marche qui nous a dirigés vers la société post-industrialisée d'aujourd'hui. Et si la conservation et l'interprétation de cet héritage provoquaient une véritable révolution de la culture industrielle? ■ **Louise Trottier**

L'APPEL SÉCULAIRE DE LA BANLIEUE

Dans la foulée des articles consacrés au retour à la ville (voir *Continuité* n°s 22 et 23), ces quelques lignes proposent un éclairage socio-historique aux perceptions déjà exprimées.

On parle volontiers d'un retour en ville quand on songe au mouvement récent de déplacement vers des quartiers comme Montcalm et Limoilou à Québec. Pourtant, leur territoire a été annexé à la ville de Québec il y a moins d'un siècle et la majorité des résidences du quartier Montcalm n'existaient pas il y a cinquante ans.

L'historienne est toujours un peu surprise de lire des formules clichés sur la soi-disant intégration sociale des quartiers urbains du début du siècle. Un autre lieu commun identifie le phénomène de la «banlieusation» de l'après-guerre comme vecteur pathogène de la ségrégation sociale. Il ne s'agit pas ici d'occulter les motivations profondes des banlieusards prodigues d'aujourd'hui mais bien de démythifier certaines idées reçues sur l'idéalisation de la ville d'antan.

Nous montrerons d'abord que la ségrégation sociale en milieu urbain était déjà un fait accompli au début du siècle; ensuite, nous démontrerons que les raisons invoquées par une famille aisée de 1900, pour fuir son quartier, étaient sensiblement les mêmes que celles invoquées aujourd'hui par les citadins quittant la ville pour la banlieue.

LES BANLIEUES DE TRAMWAYS . . .

Deux exemples tirés du développement urbain de Québec suffiront. Les superficies des régions en question se trouvent de nos jours recouvertes par les quartiers de Limoilou et de Montcalm. Jusqu'à leur annexion de 1909 et en 1913, les villes de Limoilou et Montcalm constituaient deux entités territoriales situées en dehors du périmètre urbain proprement dit. Chacune de ces deux villes possédait ses propres institutions municipales et s'administrait indépendamment de la capitale. En d'autres termes, ces deux villes formaient les deux principales banlieues de Québec.

L'introduction, en 1897, des tramways électriques permet à la vieille cité de Champlain de nourrir d'ambitieux desseins impérialistes envers le territoire

Archives de la ville de Québec

«Durant les premières décennies du siècle, les promoteurs immobiliers de Limoilou et de Montcalm vendaient l'espace, l'air pur, l'éloignement de la pollution et des bruits de la ville».

situé à sa périphérie immédiate. Moins d'une génération plus tard, la superficie située à l'intérieur des limites municipales avait quintuplé. Pendant ce temps, la population enregistrait un modeste gain de 45%.

En Basse-Ville, l'arrivée des tramways, des chemins de fer, la construction d'usines pour les compagnies de chemins de fer, la venue de l'*Anglo Pulp* en 1916 favorisent la croissance rapide de Limoilou, situé sur la rive nord de la rivière Saint-Charles. Entre-temps, l'absence d'innovations technologiques en matière de chauffage et d'éclairage, le manque d'hygiène dans les logements, la mécanisation des industries et les progrès de l'industrialisation sont autant de facteurs qui accélèrent la dégradation des vieux quartiers comme Saint-Roch, Jacques-Cartier et Saint-Sauveur. D'après les recensements, la population de ces quartiers baisse, dès le début du siècle, au profit des villes périphériques.

À la Haute-Ville, la croissance s'articule essentiellement autour de la progression de la structure étatique. Depuis la construction du Parlement dans la décennie 1880, la Grande-Allée connaît un essor remarquable. Les hommes politiques éminents et les hommes d'affaires les plus importants y élisent domicile. De 1898 à 1900, l'introduction de tramways plus luxueux et plus spacieux que ceux de la Basse-Ville ajoute au panache déjà fort imposant de la Grande-Allée et des environs. L'achat du parc des Champs de Bataille par le gouvernement fédéral en 1901 relève encore d'un cran les qualifications socio-économiques nécessaires pour résider dans le secteur. D'ailleurs, le règlement d'annexion de la ville de Montcalm à Québec stipulera expressément que la ville de Québec devra continuer d'accentuer le caractère résidentiel du quartier.

L'avenir confirmera cette tendance puisqu'une étude du ministère du Commerce révélait qu'en 1941, les revenus les plus élevés à Québec se retrouvaient dans l'îlot compris entre les rues Salaberry et Belvédère. Ils s'établissaient en moyenne à 2 500$ de l'époque, soit le double des chiffres relevés dans Limoilou. Voilà donc deux banlieues, au début du siècle, déjà très spécialisées sur le plan économique et fortement homogènes sur le plan social.

Archives nationales du Quebec

«De 1898 à 1900, l'introduction de tramways plus luxueux et plus spacieux que ceux de la Basse-ville ajoute au panache déjà fort imposant de la Grande-Allée.»

. . . DEVENUES DES QUARTIERS

Paradoxalement, la récente vague du retour en ville a accaparé en priorité les logements de cette banlieue résidentielle huppée, Montcalm. Par la suite, les revenants moins fortunés ou plus avertis ont dû se rabattre sur les maisons du centre-ville et du quartier Saint-Jean-Baptiste. Toutefois, les mouvements vers Saint-Roch, Saint-Sauveur et Limoilou, géographiquement plus rapprochés du centre-ville, paraissent connaître une vogue plus limitée.

Force est donc de se poser la question fondamentale: pourquoi les familles quittaient-elles leur patrie? La publicité de l'époque nous donne quelques indices. Durant les premières décennies du siècle, les promoteurs immobiliers de Limoilou et de Montcalm vendaient l'espace, l'air pur, l'éloignement de la pollution et des bruits de la ville. Dans une large mesure, une fois l'industrie et les tramways bruyants disparus, l'automobile a perpétué, sinon amplifié, les problèmes de congestion et de décibels dans les vieux quartiers et ce, sans compter les dangers réels encourus par les enfants qui jouent dans ces quartiers sans cour arrière et sans parc à proximité. À cette liste de handicaps s'ajoute l'étroitesse relative des maisons qui réserve à quelques célibataires le libre accès en toute aisance à ces logements.

D'ailleurs, dénatalité et divorce aidant, n'est-ce pas dans ces nouvelles «vieilles» banlieues «retapées et décapées» qu'on rencontre le plus de professionnel(le)s fortuné(e)s, célibataires, divorcé(e)s ou retraité(e)s, pour la plupart sans enfants?. . . La valeur «historique» du logement suit, au lieu de précéder les critères de qualité de vie et de milieu socio-économique, dans le choix d'un local d'habitation. En choisissant Montcalm, le futur citadin recherche et reproduit, consciemment ou non, exactement la même ségrégation que s'il se dirigeait vers la banlieue. On peut même dire qu'il accélère le recouvrement du caractère homogène que le quartier avait un peu perdu dans l'engouement qui a suivi l'apparition des banlieues après 1945.

Alyne Lebel ■